



ROMAN
Abba Fahroud paye sa dette envers
ses voisins de la rue Hutchison
Page F 3



POLAR
Un triplé Brunetti de Donna Leon
avec ses amis vénitiens
Page F 4

LIVRES



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

P
O
L
A
R

Le crime est son affaire

Louise Penny

«J'ai commencé à écrire du policier parce que c'était une forme que je comprenais, qui me permettait de me mettre illico à écrire.»

Louise Penny, c'est la *success story* rêvée: des milliers d'exemplaires vendus, dès le premier livre, dans quatorze pays. Une place récurrente dans la liste des *best-sellers* du *New York Times* et des prix prestigieux. Mais comme dans les livres qu'elle écrit, si on gratte la surface de l'histoire de l'auteure Louise Penny, contradictions et nuances apparaissent. Conversation avec la Montréalaise qui, avec *Bury Your Dead* (Sphere), vient d'empocher le prix Agatha du meilleur roman policier. Le crime est son affaire.

CATHERINE LALONDE

Avec son sixième livre, Louise Penny crée un précédent: elle remporte, pour la quatrième fois en quatre ans, le prix Agatha. Les enquêtes de l'inspecteur Armand Gamache, conjuguées sur six livres déjà, l'ont menée au succès. Ce dandy hors de son temps, bedonnant et sensible, habite Outremont et parle un anglais teinté d'un accent britannique. Il croit que le secret d'un bon policier est surtout d'écouter, et de dire «je ne sais pas» et «j'ai besoin d'aide» au besoin. On l'a compris, Gamache n'a ni la noirceur ni la hargne habituelles aux inspecteurs-vedettes. «Quand j'ai créé Gamache, confie l'auteure sur une venteuse terrasse de l'avenue Greene, je pensais à long terme. Il fallait que je puisse être heureuse de passer le reste de ma vie en sa compagnie.» Ses enquêtes sont menées en dehors du fracas, souvent dans la campagne estrienne, touchées par un filet de poésie — Margaret Atwood —, deux doigts de psychologie et trois de philosophie maison.

«Mes livres reposent essentiellement sur la dualité, analyse Louise Penny, revenant à l'anglais pour étayer sa pensée; entre visage public et pensées intimes; entre ce qui est dit et ce qui est pensé; entre le très beau village [fictif] de Three Pines et les choses obscures qui sont tapies derrière ses portes closes. J'ai commencé à écrire du policier parce que c'était une forme que je comprenais, qui me permettait de me mettre illico à écrire.»

Illico? Pas tout à fait: à huit ans, Penny rêve d'écrire un livre. Adolescente, elle adore Agatha Christie et Sherlock Holmes: «À l'université, je portais une casquette à la Sherlock Holmes. Et je me de-

mandais pourquoi, avec mes six pieds et mon fameux deerstalker, aucun garçon ne m'invitait à sortir!»

Money Penny

Penny se dirige en journalisme et œuvrera 25 ans à la radio de CBC. C'est par ce boulot qu'elle arrive au Québec. Elle apprend le français, en poste dans la Vieille Capitale, ce qui lui

«Est-ce que je choisis des histoires de meurtre pour appréhender la vie? Peut-être parce que je prends la mort très au sérieux, que je veux voir l'effet qu'elle a sur les individus, les vivants, la communauté.»

permet, même si elle estime tenir seulement, en français, «des conversations intelligentes d'enfant de quatre ans», de se moquer désormais des travers des Francos comme des Anglo.

En 1996, elle annonce en ondes qu'elle quitte CBC pour écrire. Suivent cinq ans de pages blanches où elle ne couche «pas un mot, pas une ligne». «Quand les gens me demandaient comment avançait le roman, je mentais, tout sourire», avoue-t-elle à rebours. Penny accouche, après deux autres années d'écriture, d'*En plein cœur*, premiers pas d'Armand Gamache.

Victoire? Nenni: le manuscrit est refusé, partout. «Je n'avais plus aucun éditeur à qui l'expédier. J'avais l'impression que même le comptoir de photocopies n'en voulait plus!» Elle l'envoie tout de même au concours d'inédits de la prestigieuse Crime Writers Association's. A sa grande surprise, elle se retrouve finaliste. De là, un agent littéraire

la remarque: quelques semaines plus tard, il vend les droits en Allemagne. «Le lendemain, les Anglais ont acheté; en après-midi, aux enchères, les Américains ont suivi. Le même livre, mot pour mot, dont personne ne voulait quelques semaines auparavant. J'ai été incroyablement choyée, mais ça montre aussi à quel point les choses peuvent être subjectives, cruelles même.» Le livre est publié en 2005.

Elle avait pensé déjà, à la façon Christie et Conan Doyle, à une série. Elle planche maintenant sur son huitième Gamache, «dans un monastère inspiré de celui de Saint-Benoît-du-Lac». «J'aime l'idée d'un ordre monastique silencieux reconnu pour la beauté de ses voix», dit-elle. Son contrat la tient jusqu'au neuvième titre, la roue tourne: les deux premiers Gamache seront prochainement tournés en téléfilms par Platt Productions. «Je ne suis pas du tout lasse de Gamache. Mais la promotion et le rythme d'écriture pour sortir, comme demandé, un livre par année, sont beaucoup plus exigeants que je ne le croyais.» Le prix à payer pour être des rares écrivains québécois qui gagnent, et très bien, leur vie. «C'est la grande ironie, faire de l'argent au moment où je pensais vraiment qu'il n'en rentrerait pas. C'est un cliché, mais je n'écris que ce que je veux écrire, guidée par mon cœur, et je suis convaincue que ça contribue à mon succès. La réception est déjà tellement, tellement au-delà de ce que je souhaitais!»

Un prétexte

En 2010, Flammarion Québec publie enfin *En plein cœur* et *Sous la glace* l'année suivante. «Ça demeurait une tristesse, le seul trou dans une carrière incroyablement chanceuse. J'ai été traduite en estonien avant que mes voisins, à Montréal ou à Sutton, puissent me lire.» Pourtant, malgré 10 000 exemplaires vendus, Penny demeure encore à peu près inconnue des lecteurs québécois. La traduction un peu lourde de Michel Saint-Germain n'aide certainement pas. Le troisième roman, *Le mois le plus cruel*, sort cet automne.

Les livres de Louise Penny naissent d'un nœud

dans la gorge. «Je vais citer encore de la poésie, Robert Frost, qui écrit: "A poem begins as a lump in a throat." C'est de là que part le livre, et d'une citation, qui me rappelle, quand je finis par me perdre dans l'écriture, de quoi l'histoire parle.» Elle se fixe des objectifs précis: d'abord 250 mots par jour, pour se donner l'élan, puis 1000, jusqu'à la fin. «Je monte une grosse pile de mots que je cisèle ensuite. J'édite beaucoup, j'ai appris ça du journalisme, aussi. Mes premiers jets sont épouvantables, dit-elle, sourire jusqu'aux oreilles; des manuscrits mous et puants dans lesquels je creuse pour trouver les pépites.»

Pour Louise Penny, le roman policier n'est qu'une forme «prétexte, puisque le meurtre survient toujours assez tôt dans mes livres et que je ne sème pas de cadavres à toutes les pages. Je ne crois pas que l'intrigue soit ma particularité. Ce serait plutôt l'évolution des personnages, leurs émotions. Je ne vois pas de meilleure façon que le policier pour explorer la nature humaine. But why would I choose murder to look at life, pourquoi est-ce que je choisis des histoires de meurtre pour appréhender la vie? Je ne sais pas. Peut-être parce que je prends la mort très au sérieux, que je veux voir l'effet qu'elle a sur les individus, les vivants, la communauté.»

Sous ses cheveux gris battus par le vent, dans sa sérénité, sa générosité, le mot «peur» revient dans la conversation de Louise Penny, entre les sourires. La peur de l'enfant, intimidée par le monde, qui préférerait lire dans sa chambre. La peur, surmontée, de l'avion. La peur d'écrire. La peur de ne pas arriver à écrire. Ses personnages, loin des brumes où le policier peut se vautrer, bataillent contre leurs fantômes, cherchent la lumière. «Je crois qu'on peut ne pas choisir le cynisme, mais, aussi cliché que ça puisse sonner, la bonté et la gentillesse. Ce ne sont pas seulement des mots pour moi.»

Le Devoir

SOUS LA GLACE

Louise Penny
Flammarion Québec
Montréal, 2011, 382 pages

LIVRES

MONTREAL

Le Festival de la poésie s'étend

CATHERINE LALONDE

Le 12^e Festival de la poésie de Montréal — ex-Marché de la poésie fraîchement rebaptisé — dévoilait jeudi sa programmation. C'est dans un nouveau lieu, la Casa d'Italia, que se déploieront la majorité des événements et spectacles, du 24 au 29 mai, alors que, sous chapiteau au métro Mont-Royal, les éditeurs continueront d'offrir leurs productions poétiques.

«*Quand on a débuté, rappelait la directrice Isabelle Courteau en entrevue, tout était centré sur le marché avec seulement quelques prises de parole en soirée. La poésie au Québec a bougé énormément en douze ans: une nouvelle génération est arrivée et a dynamisé le milieu. On veut permettre au public de découvrir tout ce qui bouge en poésie ici.*»

Sous la tutelle des invités d'honneur José Acquelein et du Français Charles Juliet se dérouleront lectures, discussions, ateliers de traduction, l'exposition des objets curieux des poètes Jacques Brault et François Hébert et *tutti quanti*.

Deux événements majeurs

Les quarantièmes anniversaires des éditions du Noroît et des éditions des Forges, «*deux événements majeurs*» selon Courteau, seront soulignés. Pour la directrice, l'avantage d'utiliser les salles de la Casa d'Italia est de rassembler les activités. «*Ça deviendra comme notre maison, on pourra s'y attarder en fin de soirée, traîner.*»

Les partenariats et amitiés continuent de se développer. Cette année, des poètes catalans seront du festival, ainsi que des écrivains de la région Rhône-Alpes.

Toute la programmation sur www.maisondelapoesie.qc.ca.

Le Devoir

ROMAN QUÉBÉCOIS

Au bout du monde, au bout de soi

SUZANNE GIGUÈRE

On est le 8 août 1988. Une femme boucle ses valises. Marie Vaillant a tout vendu afin de réaliser pour ses quarante ans ce rêve longtemps caressé: un périple d'un an qui la conduira de New York, où elle s'embarque à bord du *Queen Elizabeth II*, jusqu'en Angleterre, en passant par l'Écosse, la France, l'Espagne, l'Italie, l'Égypte et la Chine.

Roman de voyage? Pas tout à fait. Le voyage en soi n'est pas le plus important, c'est plutôt la voyageuse elle-même qui devient le sujet du voyage. Voyager au-dehors ou au-dedans de soi. Soi, un continent à explorer. «*N'oubliez pas, écrit Borges, que tout ce que vous allez lire, c'est un voyage autour de ma chambre.*»

Marie nous explique les raisons de son départ. Une fatigue qui vient de loin. Trop d'années à penser, à analyser, à décortiquer, à comprendre. Elle a ou-

blié de vivre, point. Rien que vivre. Un immense désir de tout ralentir pour retrouver le simple plaisir d'être vivante dans son corps. Tout au long de son périple, Marie écrit des lettres à ses amis Gina, Mirielle, Fred, Londres, Paris, Barcelone, Venise, Louxor, Pékin. Son récit de voyage, comme un aimant, attire des images, des émotions, des instants fugaces, des descriptions tactiles, visuelles ou olfactives, des atmosphères, des bribes d'Histoire et de culture. En une succession de petits tableaux impressionnistes.

Voyage solitaire

Le voyage intérieur est un voyage solitaire. Marie avance à tâtons, trop de traces derrière elle, pas de chemin tracé devant. Les petits deuils qui jalonnent son existence ne fonctionnent pas différemment des grands. Elle a lu quelque part que «*les crises de la vie ne se soignent pas, elles se traversent*».



Lorsqu'on décide d'explorer son monde intérieur, on ne peut que rencontrer sur notre route les deux disciplines si proches que sont la psychanalyse et le bouddhisme zen. Marie cherche des réponses dans *L'Enseignement du Bouddha* de Walpola Rahula: aucun état n'est per-

manent. Dans sa traversée en solitaire, elle nous ouvre des fenêtres sur les moments décisifs de son voyage intérieur: «*Arrivons-nous un jour à naître totalement, définitivement? Ou se mettre au monde n'est-il pas un processus toujours inachevé, un but sans cesse poursuivi ou recommencé.*»

Pour Marie, la fin du voyage ne signifie pas la fin de la quête. «*Peut-être avons-nous constamment un petit bout de soi qui nécessite, de temps à autre, une restauration.*» Nous la retrouvons vingt ans plus tard. Elle a connu l'amour qui ancre le cœur et l'agrandit, s'est taillé une place du côté ensoleillé de l'existence. Après s'être cherchée sur les routes du monde, elle reconstruit sur les pages d'un cahier ce que le voyage lui a révélé à elle-même. Son petit théâtre personnel entreposé dans une caisse, enfermé dans un cahier rose, des lettres, des carnets, des ébauches de roman. Habiter son

nom, entendre son chant. L'écriture, un chemin qui ouvre des horizons infinis.

Plus qu'un récit de voyage, Marité Villeneuve signe un véritable roman existentiel sur les crises de la vie, le changement, la quête de soi, la création et la connaissance de soi, l'amour, le bonheur. D'une extrême clarté, l'écriture de *Pour un dimanche tranquille à Pékin* est précise et pénétrante. «*On met toujours le meilleur de soi dans l'écriture [...] il suffit qu'on le fasse avec humeur ou élégance.*» La romancière a choisi l'élégance. À l'image de la page couverture couverte d'écriture incrustée dans les paysages naturels du peintre chinois King Wu.

Collaboratrice du Devoir

POUR UN DIMANCHE TRANQUILLE À PÉKIN

Marité Villeneuve
Fides
Montréal, 2011, 310 pages

POÉSIE

De quelques insignifiances, aussi

HUGUES CORRIVEAU

«*(La toile — elle a tout deviné.) / (L'ainé songé à une femme en particulier.)*» Ça, c'est un poème. Complet. De Charles Sagalane. L'artifice des parenthèses est vieux de deux décennies. La profondeur du sens, plus creuse encore. Au moins la moitié des vers sont entre parenthèses. Chaque vers se terminant alors par une ponctuation. Pas tous. Ainsi, ce texte: «*Arthur la peinture qui a peinturé ses murs*». On aura compris que ça tourne autour de la peinture et du peinturage. En effet: «*Montez en haut, on étouffe en étouffe. C'est juste si on mange pas de la peinture. Quand je vas ailleurs, je me remplis les deux yeux, des murs propres des meubles neufs.*» Les vieux artifices, disais-je! Que faire de

cette page 81 sur laquelle sont posés quatre mots, un à chaque coin? Curieux, ouvert d'esprit, vous vous dites que ces mots sont sans aucun doute essentiels. Allons-y voir: «*tag stencil vite la surface*». Le degré de poéticité de ce document est sans fond. Admirons, sobrement, panotés. Dans un autre poème délicieux et que je cite *in extenso*, le poète nous prévient: «*(Bien sûr, d'autres démarches existent.) / (Tenez.)*» Nous, on n'en a cure; ces petits riens écrits en porte-à-faux au-dessus de l'abîme avalent tout cru le blanc entre les mots. L'auteur aura beau nous décrire des tableaux et leur peintre, rien n'adhère, rien ne s'imprime.

Saynètes jolies

Il y a aussi la bonne volonté qui préside à l'écriture, celle de la tendresse humide et l'œil à l'avenant. Nelson Charest s'y connaît, cette description: «*Elle a deux jambes qu'on*

n'a jamais vues mais elle marche abondamment / Elle a deux mains qui ne se quittent jamais, comme deux cousines / Elle a deux prières à formuler pour le passant bref. / C'est la Sœur en jupe, le sabot lourd et bon pour tout.» Ça a la fraîcheur d'un petit texte de circonstance, du genre qu'on écrit pour un anniversaire. Mais c'est vraiment moche, vraiment. En plus, pour ceux que ça intéresse, on a droit à trois calligrammes ou à des poèmes aux vers interminables qui parlent de choses et d'autres: «*Des gouttes de pluie du galon de son melon claquent le pavé. / Elles forment indistinct le bruit coutumier d'une chute. / Elles couvrent la rivière et vident la place.*» Pas besoin de s'éterniser longtemps sur la lourdeur du style. Paroix, ça creuse fort les neurones: «*La vie est une réussite, imperturbable quand elle demeure. / Un soupir soulagé au fond du marécage confus des crins.*» Laissons-nous aller, et évitons,

comme le dirait un écrivain, ce «*cratère que [notre] talon contourne, calme et trapu*».

Petites historiettes

Quant à Michel Jutras, il s'attarde aux communautés religieuses avec autant de ferveur que le précédent Nelson Charest, mais sans chercher à faire poétique, sans rien de tout, en fait, qu'une prose découpée en vers, pour faire poète, sans doute: «*Arthur / frère mariste de formation / avait hérité de la charge un peu pénible / mais combien gratifiante / d'administrer la strap / à cette race d'insoumis, de baveux et de pas fins / qui battaient souvent pour le plaisir / les petits sans défense // Arthur pratiquait son métier / dans un petit collège au grand nom / dirigé par un frère martinien.*»

Eh ben! Non! On ne me fera pas accroire que c'est de la poésie, même si l'éditeur, sous forme d'excuse, présente la chose comme un «*recueil d'histoires*

poétiques! De plus, c'est vraiment, mais vraiment mauvais. Allons un peu voir dans la maison du monsieur: «*Les vieilles maisons / avaient de vraies caves / en sable / avec un plancher / en madriers // et dans les vraies caves / il y avait toujours / un établi / qui était bas / parce que le plafond / lui, n'était pas très haut*» On en rirait si ce n'était pas si triste.

Collaborateur du Devoir

51ANTICHAMBRE DE LA GALERIE DES PEINTRES

Charles Sagalane
La Peuplade
Chicoutimi, 2011, 184 pages

LES ICÔNES DÉMODÉES

Nelson Charest
Le Léopard amoureux
Montréal, 2011, 100 pages

L'AUTRE BORD DU LAC

Michel Jutras
Éditions d'Art Le Sabord
Trois-Rivières, 2011, 100 pages

12^E FESTIVAL de la POÉSIE de Montréal

EXPOSITION
de Jacques Brault et François Hébert
L'USURE DES CHOSES : bois trouvés et collages
du jeudi 12 mai au dimanche 29 mai
à la Casa d'Italia, 505, rue Jean-Talon Est
(métro Jean-Talon)

Présentée par LA MAISON DE LA POÉSIE DE MONTRÉAL,
en collaboration avec l'Équipe de recherche
sur les poétiques de la compassion (FQRSC).

maisondelapoesie.qc.ca

MAISON de la POÉSIE de Montréal

BEAUX LIVRES

De Norma Jeane à Marilyn Monroe

CATHERINE LALONDE

Quarante-huit ans après sa mort, Marilyn Monroe reste une icône, et sa vie, déclinée à toutes les sauces, nourrit le rêve et fait tinter les caisses.

En livres, on a vu son destin réinventé façon roman par Norman Mailer ou Michel Schneider. Sa dernière séance photo, mise en boîte par Bert Stern. Ses carnets, récemment, notes intimes qui exposaient ses pensées, ses poèmes et ses lectures.

Les éditions Taschen proposent maintenant l'album photo et le journal d'André de Dienes, qui fut ami, amant et un de ses premiers photographes. Le premier tome de ce coffret est essentiellement consacré aux images, en couleurs ou en noir et blanc. On y voit une Norma Jeane brunette, une Lolita aux joues rondes de l'enfance, devenir au fil des photos la blonde assurée, fragile et inoubliable Marilyn Monroe. Le

deuxième tome, plus pointu, est la reproduction, en anglais, ratures et insertions à l'appui, du journal de Dienes, semé de quelques planches contacts de l'actrice, des images peu vues. «*Tard une nuit, commente de Dienes, Marilyn me téléphona pour me dire qu'elle n'arrivait pas à dormir. Elle me proposa d'aller faire des photos quelque part dans une ruelle mal éclairée de Beverly Hills. Elle voulait poser triste et esseulée. [...] Je n'avais pas de flash mais [...] je l'éclairai avec mes phares de voiture.*» La série qui en a résulté donne à la star un visage dramatique tel qu'on l'a rarement vu. Pour les fans, pour les photos.

Le Devoir

MARILYN

Deux volumes sous coffret
André de Dienes
Éditions Taschen
Cologne, 2011, 848 pages



Norma Jeane, photo d'André de Dienes

Abla Farhoud
Montréal, rue Hutchison

Dans une rue au confluent de toutes les cultures, un regard cherche à comprendre ce qui nous sépare et ce qui nous rassemble.

De l'auteur du très estimé:
Le bonheur a la queue glissante

vib éditeur
éditionsvib.com

LITTÉRATURE

Dommages collatéraux

À quoi ressemble la guerre, vue de loin? Quand on est enfant, adolescent, et que notre père est soldat, qu'il combat en Afghanistan? A quoi ressemble une famille quand l'homme de la maison, au loin, risque sa vie et tue des insurgés?

C'est le point de vue adopté par Charlotte Gingras dans *Guerres*. Guerres au pluriel, parce qu'il n'y a pas que l'Afghanistan, bien sûr. Mais aussi parce que la guerre prend toutes sortes de formes. Qu'elle ne passe pas nécessairement par les armes. Qu'elle peut se loger partout. Y compris au sein d'une famille. À l'intérieur de soi-même, aussi.

Dans ce roman bouleversant, percutant, tout empreint de délicatesse et tout entier traversé par des sentiments contradictoires, l'auteure donne la parole à Luka, 9 ans, et à sa sœur Laurence, 15 ans.

C'est par eux, à travers leurs yeux, qu'on voit la guerre, ses ravages. Ses dommages collatéraux. C'est par eux qu'on suit le fil, en cinq temps: avant le départ du père pour la guerre; pendant son affectation de plusieurs mois; lors d'une courte permission; à son retour; puis, un an plus tard. Très habile, très bien amené, tout cela.

S'insèrent aussi, ici et là, de brèves scènes où l'on est au loin, avec le père, dans la guerre. Où l'on suit son évolution, son parcours à lui. Mais de façon très succincte, avec juste les mots, les images qu'il faut. Pas de voyeurisme. Mais de l'horreur, oui, forcément. Des déchirements, des crises. Et des questions.

Des questions sur le sens de la mission canadienne en Afghanistan. Sur le sens d'une vie humaine. Sur les risques pris par les soldats, leur mort au combat, pour qui, pourquoi, au nom de quoi?

Des questions sur l'engagement. Sur la nécessité de donner un sens à sa vie. Sur la portée des gestes commis par l'armée. Sur ce que c'est que de combattre par les armes les insurgés en Afghanistan après avoir assisté, impuissant, à des massacres sans nom comme Casque bleu en Bosnie.

Des questions graves. Abordées simplement. Par un homme pris dans la tourmente. Loin des siens. Un homme qui menace de perdre pied. Qui a perdu des compagnons d'armes. Et qui aurait très bien pu y passer lui aussi.

Mais ce ne sont là que des instantanés. Des incursions momentanées, extrêmement bien dosées, qui ponctuent le roman. Ce sont les enfants, le petit Luka et la grande Laurence, surtout, qui portent le récit, en alternance. Chacun avec sa voix propre, ses préoccupations. Là encore, très réussis.

La mère, dans tout ça? Elle est là. Mais pas tout à fait. Elle est là dans le regard de son fils et de sa fille, elle n'a voix au chapitre qu'à travers ce qu'ils en disent, eux. Et ce qu'ils en disent n'est pas jojo, pas du tout.

Totalement dépassée par les événements, cette maman. Incapable de s'occuper de la petite dernière, encore bébé. Com-

plètement neurasthénique, fantomatique.

On va comprendre pourquoi. Pourquoi ça va si loin dans son cas. On va saisir à quel point les promesses non tenues peuvent être dévastatrices. Et à quel point la vie de femme de soldat l'a détruite.

On côtoie jour après jour cette Karine en détresse, rongée par la colère. Une colère qu'elle en vient à ne plus pouvoir contrôler. Qui en fait une mauvaise mère, dangereuse pour ses propres enfants.

Encore là, ce n'est pas elle qui est au centre du récit. Pas plus que le père. Nous avons juste assez d'informations, lestées ici et là par Laurence et son frère, pour sentir le cauchemar vécu par les parents, chacun de leur côté.

C'est là toute la force du roman: les parents en périphérie, les enfants au centre. Les enfants qui se vident le cœur. Qui paient le prix de décisions qui les dépassent. Qui voient leur vie basculer du jour au lendemain.

D'un côté, le petit de 9 ans, qui se comporte comme un guerrier, se bat constamment, agresse, se fait agresser à répétition. Pourquoi? «*Quand je me bats, c'est pour papa! Si je tue un insurgé, papa ne meurt pas.*»

De l'autre côté, la grande de 15 ans qui prend en charge la maison. Qui délaïse ses amies, ses devoirs. Qui a des périodes de découragement intense: pourquoi leur père les a-t-il abandonnés? S'adressant à lui, dans sa tête, elle le brasse, l'engueule, l'appelle à l'aide, le supplie.

Elle lui dit: «*Ici, dans notre pays, personne n'est obligé d'aller à la guerre. Alors pourquoi tu y vas, toi? Pourquoi toi et Karine avez fait un dernier bébé et que tu disparaîs peu après? Serais-tu un homme qui aime l'adrénaline plus que tes enfants?*» Puis: «*Sans toi on vacille, notre radeau part à la dérive.*» Enfin: «*Nous n'existons plus pour toi. La guerre est plus forte que nous.*»

Elle a de bonnes questions, cette adolescente. Du type: «*C'est quoi la fine ligne rouge qui sépare un soldat d'un tueur?*» Elle vit avec la rage au cœur. Avec un serpent dans les entrailles, qui la ronge.

Elle n'en peut plus. Et pourtant elle continue, elle tient le fort. Appuyée par un jeune homme, il faut dire: 15 ans, c'est l'âge où l'on découvre l'amour, après tout, guerre ou pas. Tout cela se vit la télé allumée. Les infos crachent des images de guerre. De routes détruites, d'orphelins au milieu de nulle part. De jeunes écolières défigurées par l'acide. De morts, de blessés.

Et ces images de blindés éventrés, qui ont roulé sur une mine. Ces images de cercueils, de soldats tués qu'on rapatrie au Canada. Et cette peur au ventre, constante. Cette attente, à la maison, où se joue une guerre interne.

Tout cela en un peu plus de 150 pages. Tout cela dans un roman jeunesse. La spécialité de Charlotte Gingras, en réalité. Pour vous donner une idée, elle a remporté le Prix du Gouverneur général du Canada en 1998 pour *La liberté? Connais pas...* et elle a remis ça en 1999 pour *Un été de Jade*. Plus récemment, son roman *Ophélie* lui a valu le Prix du livre jeunesse des bibliothèques de Montréal.

D'accord, *Guerres* s'adresse aux adolescents. En principe. Mais en principe seulement. Disons simplement qu'il s'agit d'un grand roman. Un grand roman sur la guerre en Afghanistan vue autrement.

Collaboratrice du Devoir

GUERRES

Charlotte Gingras
La Courte Échelle
Montréal, 2011, 160 pages



DANIELLE LAURIN

Guerres s'adresse aux adolescents. En principe. Mais en principe seulement. Disons simplement qu'il s'agit d'un grand roman.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Une rue, un monde, un livre

Avec *Le Sourire de la petite juive*, son quatrième roman, Abla Farhoud multiplie les portraits justes et touchants

CHRISTIAN DESMEULES

À l'coin de la rue, l'aventure. Des gamins foncent en vélo sur les trottoirs et s'interpellent en yiddish. Des silhouettes rapides fendent l'air avec l'allure de poissons hors de l'eau pressés de rejoindre leur bocal. Parfois aussi, le soir, en passant sous les fenêtres des maisons de ce quartier où vivent un grand nombre de Juifs hassidiques, on peut y surprendre des chants de joie débridés qui contrastent avec notre propre ignorance.

C'est un monde qui semble brûler d'un feu singulier. Avec ses propres échecs, son rythme, ses joies et ses frayeurs. Une énigme.

À Montréal, entre Laurier et Van Horne, la rue Hutchison agit comme une frontière invisible entre deux mondes — un trottoir dans le Mile End, l'autre dans Outremont. Mais c'est une frontière qui ne sépare pas. Plutôt: une sorte de grosse couture qui réunit des étoffes dépareillées, le présent et le futur, l'enfance et la vieillesse. La reliure d'un livre.

Depuis son grand appartement du Mile End, angle Hutchison et Bernard, à la fois tour d'observation et «donjon», la narratrice du quatrième roman d'Abla Farhoud, *Le Sourire de la petite juive*, s'interroge sur une autre de ces passions fortes qui donnent un sens à la vie: l'écriture. Une obsession féconde et infatigable qui pousse «à la recherche d'une image, d'un mot qui deviendra une phrase, un paragraphe, une page, un chapitre, un livre».

«Est-ce qu'une chose — un métier, une carrière, un amour, une passion, un lieu ou un Dieu — vaut la peine qu'on lui consacre l'entièreté d'une vie?», se demande l'écrivaine installée au milieu de sa solitude peuplée.

Le Sourire de la petite juive est ainsi une galerie de portraits d'où émergent deux figures centrales qui se font face comme dans un miroir. Des doubles, en réalité, qui occupent chacune un côté de



SOURCE VLB ÉDITEUR

Abla Farhoud publie son quatrième roman, *Le Sourire de la petite juive*.

la rue. Hinda Rochel, une jeune fille hassidique, écrit son journal intime en français (en raison de Gabrielle Roy et de *Bonheur d'occasion*, trouvé sur le trottoir en revenant de l'école, qu'elle a lu «au moins douze fois»).

Son journal, elle l'écrit à l'abri des regards des membres de sa famille en laissant croire qu'il s'agit de ses devoirs. Comme c'est le cas pour la langue française, il lui arrive de souhaiter que les règles de sa religion comportent aussi des exceptions. Mais l'exception (celle qui confirme la règle), on le comprend vite, c'est plutôt elle qui l'incarne.

En face de la «petite juive», et qui la connaît sans pourtant la connaître: Françoise Camirand, une écrivaine de 55 ans qui vient de publier son 15^e livre, épuisée par l'effort et par la tournée de promotion qui a suivi, se met tout à coup à rêver à «eux» — ses voisins hassidiques — pour la première fois après 39 ans de «vie parallèle». Elle imagine son prochain livre, *Portraits des gens de ma rue*, qui deviendra, par la magie de la narration, le roman que le lecteur tient entre ses mains.

En plus de ses voisins ultraorthodoxes, les sujets ne lui manquent pas. Une mère de trois enfants d'origine jamaïcaine qui incarne la vie «côté cœur, chaleur, sourire», mais qui ne sait pas com-

ment percer le mur qu'ont érigé ses voisins, les hassidiques, entre eux et le monde. Une jeune beauté un peu alcoolique qui manque de confiance en elle et qui attend le miracle, n'importe lequel, qui changerait sa vie. Un professeur de littérature qui avait pilonné ses rêves «à mesure qu'ils arrivaient à franchir la petite porte de sa conscience».

Une vieille Italienne qui ne vit que pour son jardin — avec sa vigne et sa tonnelle, sa clôture sur laquelle est fixé un écriteau tracé à la main: «Pas bicyclette icite». Un ancien chanteur populaire devenu vendeur d'automobiles. Une dévoreuse de polars qui lit «en attendant que ça passe». Un éditeur amoureux de la meilleure écrivaine de sa maison. Un critique théâtral redouté qui croit prendre chaque jour sa revanche contre son passé de victime.

«Tous les personnages esquissés étaient des parties d'elle-même. Des bouts de la vie des autres ou de sa propre vie — peu importe — qu'elle avait mis en mouvement pour mieux saisir... la vie.» De la même façon qu'Abla Farhoud nous prévient de la meilleure façon qui soit contre la

tention autobiographique, elle paye aussi sa dette envers tous ses voisins de la rue Hutchison, où elle habite depuis sans doute aussi longtemps que la narratrice à qui elle prête vie.

En plus de six pièces de théâtre, rappelons-le, l'écrivaine âgée de 66 ans nous a aussi donné trois romans: *Le bonheur à la queue glissante*, *Splendide solitude* et *Le Fou d'Omar* (1998, 2001 et 2005). Dans une langue vivante et toujours très juste, elle trace cette fois une histoire de voisinage multiculturel d'une vaste amplitude — un thème que son dernier roman abordait déjà.

Œuvre de partage et de générosité où trouve à s'incarner la belle humanité d'Abla Farhoud, *Le Sourire de la petite juive* est truffé de passages émouvants qui palpitent d'une insatiable curiosité pour tout ce qui est fragile ou différent — tout en étant semblable.

Leçon de tolérance, traité d'observation qui nous force à voir au-delà des apparences, le roman d'Abla Farhoud sacrifie aussi, au sens le plus large possible, à l'infinie religion du livre. Car *Le Sourire de la petite juive* est aussi un formidable hommage aux livres, à tous les livres: roman policier, Torah, Bible, journal intime, livre de recettes. Au livre qui sauve, à celui par lequel on s'évade, au livre qu'on offre en cadeau. Celui dont les pages sont blanches et auquel on pose des questions qu'il nous retourne sans fin.

Un hommage, en somme, aux livres qui nous relient les uns aux autres.

Collaborateur du Devoir

LE SOURIRE DE LA PETITE JUIVE

Abla Farhoud
VLB éditeur
Montréal, 2011, 216 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 2 au 8 mai 2011

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N ^o DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	Au bord de la rivière • Tome 1 Baptiste	Michel David/Hurtubise 1/2
2	Le secret du coffre bleu	Lise Dion/Libre Expression 4/15
3	Dans mes yeux à moi	Joséito Michaud/Libre Expression 2/9
4	L'escapade sans retour de Sophie Parent	Mylene Gilbert-Dumas/VLB 5/5
5	Revenir de loin	Marie Laberge/Boréal 9/28
6	Le jardin du docteur Des Cèllets	Denis Monette/Logiques 10/11
7	Mémoires d'un quartier • Tome 8 Laura, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 3/4
8	Ru	Kim Thuy/Libre Expression 8/3
9	Les héritiers d'Enkidu • Tome 3 Les dieux allés	Anne Robitard/Wellan 6/5
10	Femmes de gangsters • Tome 1 Le complot de Santa Ana	Varda Édenne/Intouchables 7/4
Romans étrangers		
1	L'appel de l'ange	Guillaume Musso/XO 1/4
2	Des gens très bien	Alexandre Jardin/Grasset -/1
3	Le cimetière de Prague	Umberto Eco/Grasset 4/2
4	L'épée de vérité • Tome 11 L'ombre d'une Inquisitrice	Terry Goodkind/Bragelonne 2/2
5	Dôme • Tome 1	Stephen King/Albin Michel 3/7
6	Tempête sur Cape Cod. Une enquête de Regan Reilly	Carol Higgins Clark/Albin Michel -/1
7	Les enfants de la Terre • Tome 6 Le pays des grottes sacrées	Jean M. Auel/Presses de la Cité 5/6
8	Une nuit, sur la mer	Patricia J. MacDonald/Albin Michel 7/3
9	Aminata	Lawrence Hill/Plaine lune 9/10
10	Le mensonge dans la peau. La ruse de Bourne	Eric van Lustbader/Grasset 6/9
Essais québécois		
1	Poing à la ligne	Normand Lester/Intouchables 1/6
2	Mafia inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cécilott André Noël/Homme 2/28
3	Troisième millénaire. Bilan final - Chroniques impertinentes	Jean-François Lisée/Albin Stanké 6/6
4	La mort. Mieux la comprendre et moins la craindre pour mieux célébrer la vie	Richard Béliveau Denis Gingras/Frécaré -/1
5	Une enfance pour la vie	Mario Proulx et al./Bayard Canada 8/7
6	L'état du Québec 2011	Collectif/Boréal 4/5
7	À l'ombre du mur. Trajectoires et destin de la génération X	Stéphane Kelly/Boréal 5/7
8	L'envers de l'assiette	Laure Wardle/Écosociété -/1
9	Le retour turbulent de Dieu. Politique, religion et laïcité	Sami Aoun/Médiaspaul -/1
10	Contre Harper. Bref traité philosophique sur la révolution conservatrice	Christian Nadeau/Boréal -/1
Essais étrangers		
1	L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie	Hervé Kempf/Seuil 6/13
2	Indigènes-vous!	Stéphane Hessel/Indigène 1/15
3	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF 2/10
4	La voie. Pour l'avenir de l'humanité	Edgar Morin/Fayard -/1
5	Y a-t-il un grand architecte dans l'Univers?	Stephen William Hawking/Odile Jacob 3/5
6	Demain, qui gouvernera le monde?	Jacques Attali/Fayard -/1
7	Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent	Amin Maalouf/LGF -/1
8	Le paradoxe amoureux	Pascal Bruckner/LGF 7/6
9	La philosophie du porc et autres essais	Liu Xiaobo/Gallimard -/1
10	Christ, séigneur et fils de Dieu. Livre réponse à l'ouvrage de Frédéric Lenoir	Bernard Sesboué/Lethelloux -/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 171 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard. © BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

la grosse femme d'à côté est partie
michel tremblay

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST
MONT-ROYAL,
514-523-6389

Gallimard : cent ans d'indépendance

Quelle a été l'incroyable histoire de cette structure hors norme dont la réputation mondiale a cru en raison même de ses hautes ambitions intellectuelles? Qu'est-ce qui a permis à une petite équipe d'esthètes désintéressés de devenir des empereurs à la tête d'une maison qui a réussi par les lettres et pour les lettres?

Entretien avec **Olivier Bessard-Banquy**, spécialiste de l'édition contemporaine et collaborateur à la rédaction du catalogue de l'exposition des 100 ans de Gallimard

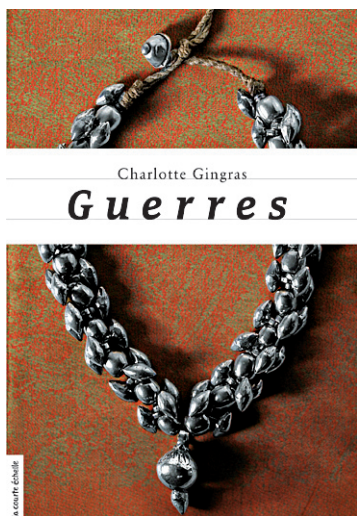
et **Michel Pierssens**, professeur de littérature française de l'Université de Montréal

Le jeudi 19 mai à 17 h 30 à la **Librairie Gallimard**
3700, boulevard Saint-Laurent, Montréal

Librairie Gallimard

514.499.2012
librairie@gallimardmontreal.com
www.gallimardmontreal.com

ENTRÉE LIBRE



Illustration

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Une voix dissidente

Nicole Caligaris médite sur l'étranger et sur l'hospitalité. Elle tourne ainsi son regard vers les marges encombrées de nos sociétés.

GYLAINE MASSOUTRE

Peu d'écrivains osent jouer de leur corps dans leurs romans. Nicole Caligaris est pourtant de ceux-là, qu'il s'agisse de Pierre Guyotat, avec sa puissance mâle râlant sous la pomme d'Adam, de Genet, dont la subversion épouse une langue classique, ou du détestable Céline, avec son argot torrentueux, plein de rocaïlle et de dégoût. L'écrivaine force la langue en une action considérable.

Avec son physique frêle, elle masque bien sa puissance, dont l'acmé s'intitule *Okosténie* (Verticales, 2008), un roman sur la torture et la résistance de la mémoire. Si son style est singulier, en virulence elle se compare, sans doute pour les mêmes raisons: avoir connu les refoulés à nos portes, les migrants rejetés. Osons le dire: qui balance son credo avec rage démontre du même coup que sa langue, que toute langue littéraire possède la vigueur et la force oratoire qui feront vibrer les récalcitrants, les dubitatifs, «les assis», comme disait Rimbaud.

Dans la nuit de samedi à dimanche est bâti en sept chapitres, nouvelles écrites sous une double contrainte et autour d'un même pivot: ces histoires concomitantes se passent le temps d'une nuit et disent sept fois un même acte: la trahison.

Variations sur un thème

Ces récits de fracture semblent prêts à être déclamés à haute voix. Caligaris s'enflamme, s'emporte, se lance dans une forme nouée, qui tranche dans la production française, en général plus normée. Sa vigueur est faite d'oralité, de gouaille populaire, et surtout d'un rythme jailli de l'ombre. Il faut goûter sa démesure, entrer dans son lyrisme social. Sa liberté rejoint l'archaïque et le sans-forme, le sans-nom, les sans-papiers.

«J'ai regardé le soleil dans la main ouverte de Barka et je suis devenu aveuglé, sifflé par le grand orifice, en équilibre sur le métal de ce «peut-être» intense qui venait de déchirer la taie, autour de moi, qui me séparait du jour. Barka avait la voix qu'il faut pour rêvasser toute la nuit, et c'est comme ça qu'on attendait, enveloppés dans le nylon.» Qui n'y enten-

dra pas Camus est sourd. Car cette Niçoise, forte d'une vingtaine d'ouvrages, a le souffle long sur des centaines de pages quand il s'agit de secouer, même gagné par la nausée, l'indifférence et l'injustice qui font dériver les vieilles sociétés.

Avec son frère d'infortune, Barka est l'antihéros du premier chapitre, «Ksar el Barba», modulant l'histoire biblique d'Abel et Caïn. Ces émigrés africains, dont l'un abandonne l'autre, aboutissent n'importe où, dans le ressac de l'errance entamée dans la tête avant que les corps s'échouent.

Ruminations nécessaires

La violence et le cynisme dirigent les personnages des chapitres subséquents. Avec sa syntaxe béante comme une plaie, la romancière plaide pour un surcroît de présence au monde qui nous entoure. Le roman est «Opening night», «Canto» — inspiré par les dessins carnavalesques et hyper-réalistes du Lillois Denis Pouppeville, «Le point (un conte d'Andersen)», «La Bérézina» — entendez dérouté, débânde générale —, «La nuit number one», «La Pince Maotine». Histoires de migrants, promus à de singuliers et universels échecs, les traumas y sont moins mystères que faits divers des journaux.

Caligaris est formidable. Son premier livre, *La Scie patriotique*, complainte ayant pour cœur la guerre de 1914, l'était déjà. On la dit beckettienne, noire comme Volodine, peut-être plus datée, mais sa voix instrumentale se produit dans le concert des grands. C'est exigeant à lire, et ceux qui, à Montréal, ont eu la chance de l'entendre récemment savent que cette littérature dérange en remettant en question les consensus.

Vivre, pour certains, tient de la résilience. Notre monde ouvert possède ses antipodes, tels des trésors enfouis près de nous. «J'ai vécu, à Londres, avec un portefeuille dont les papiers n'étaient pas à mon nom.» L'histoire qui commence ainsi est-elle banale? Ce showbiz du capitalisme porté aux bas-fonds est la mèche allumée d'un détonateur à retardement. À lire, absolument.

Collaboratrice du Devoir

DANS LA NUIT DE SAMEDI À DIMANCHE

Nicole Caligaris
Verticales
Paris, 2011, 244 pages



Couverture de *Conventum* de Pascal Girard

BÉDÉ

En direct sur leur vie

FABIEN DEGLISE

Le pire n'est finalement jamais certain. En matière de bande dessinée, la maison d'édition montréalaise Les Intouchables nous a habitués jusqu'à aujourd'hui à une profonde médiocrité, cristallisée entre autres dans les trois tomes de la série Les Bouc-touche, signée l'éditeur Michel Brûlé et Mathieu Bureau, que même un chat n'accepterait pas dans le fond de sa litière. C'est une image.

La tendance serait-elle en train de changer? Un doute peut raisonnablement persister, mais en attendant, *Une année en quarantaine* (Les Intouchables) fait, dans la conjonction, figure d'exception et se savoure forcément comme telle. Pilotée par l'illustrateur Clau-

de Auchu, un gars de la pub qui marque ici ses premiers pas dans l'univers du roman graphique, l'œuvre explore une charnière de l'âge, avec simplicité, humour et intelligence.

Journal de bord d'une transition, entre deux 19 janvier, l'objet littéraire promène une douce introspection de Montréal à la Mauricie en passant par l'Arizona, le Colorado et même Lanauadière. On y croise un homme nostalgique, urbain, sociale et plein de questionnements alimentés par la symbolique d'un âge, tout comme des douleurs en bas de dos.

Il n'y a pas de débordements, pas de phrases creuses, pas de démagogie, pas de psycho-pop en cases, simplement une succession d'analyses du temps qui passe par la mise en relief, planche

après planche, de ces petits riens du quotidien qui trouvent forcément une autre signification quand ce temps bascule.

Le tout est appuyé par un trait assuré, assumé et efficace, à la bi-chromie si contemporaine qu'elle en est savoureuse à suivre.

Vieillir à rebours

Cette fuite du temps, le jeune bédéiste Pascal Girard la vit également, mais à rebours, avec son *Conventum* (Delcourt/Shampooing), qui plonge en plus de 150 pages dans le quotidien perturbé d'un auteur de bande dessinée invité à une soirée de retrouvailles à Jonquière, 10 ans après avoir terminé ses études secondaires.

L'exercice social, chanté un jour par Patrick Bruel à une autre époque, est connu. Il place toutefois l'auteur, un brin gauche et asocial, dans une profonde angoisse, angoisse qui va l'inciter à perdre maladivement du poids, histoire d'impressionner ses anciennes collègues de classe, sur lesquelles il lui arrive parfois encore de fantasmer... en regardant leur page Facebook.

Avec une trame de fond propice à l'émergence de situations gênantes, un peu sur le modèle du *Curb Your Enthusiasm* — la nécessaire série de HBO signée Larry David —, Girard poursuit

ici son petit bonhomme de chemin dans le monde de la bulle en explorant une fois de plus le thème de la timidité, de l'engagement et surtout du rapport à l'autre. Le projet est récurrent et trouve des échos sympathiques dans un cruchon (Les 400 coups), tout comme *Jimmy et le Bigfoot* (La Pastèque), ses dernières créations.

Comme d'habitude, le bédéiste y excelle dans l'art de raconter beaucoup avec peu, mais aussi en exposant son coup de crayon, qui sait transmettre la précision du sentiment, la gêne du personnage principal, l'absurde d'un comportement par le détail improbable. Bien entendu, ce retour aux sources de l'adolescence, avec sa belle Virginie et surtout cette Lucie Côté, va mal tourner. Et cela finit par rendre le lecteur tellement heureux.

Le Devoir

UNE ANNÉE EN QUARANTAINE

Claude Auchu
Les Intouchables
2011, Montréal, 86 pages

CONVENTUM

Pascal Girard
Delcourt/Shampooing
2011, Paris, 156 pages



CLAUDE AUCHU

POLARS

Triplé vénitien

MICHEL BÉLAIR

Le commissaire Guido Brunetti enterre sa mère, une vieille femme que tous les lecteurs de Donna Leon savaient aux prises avec l'Alzheimer depuis des années. Le temps est aux souvenirs et aux images d'un autre temps, tristes et gais tour à tour, alors que le vent souffle doucement sur la Sérénissime en égrenant les années au compte-gouttes... Au terme de la cérémonie, au milieu des bourrasques puis des témoignages de sympathie, un ancien voisin d'enfance devenu prêtre attirera l'attention de Brunetti sur une sorte de guru à l'appétit financier plutôt vorace... et voilà déjà la vraie vie à l'avant-plan.

Grâce à ses complices habituels, la signora Elettra en tête, le commissaire se lance sur la piste, mais au même moment l'on retrouve le cadavre d'une jeune fille dans un canal; cette nouvelle affaire prendra rapidement le pas sur la première puisqu'il s'agit d'une Rom. L'enquête mènera rapidement Brunetti dans le campement des «gens du voyage» à l'extérieur de la ville, où il sera accueilli avec une hostilité bien compréhensible étant donné la façon dont les auto-

rités italiennes — comme celles de la majorité des pays européens, faut-il le rappeler — traitent ces itinérants. Il ne réussira pas à se faire de complice et devra même utiliser une ruse pas très catholique pour soutirer enfin un minimum de renseignements à ses interlocuteurs.

Mais comme d'habitude chez Donna Leon, on n'entendra pas de coups de feu, on n'assistera pas à de grandes poursuites et l'on ne trouvera pas non plus de longues séances «d'analyses scientifiques» en labo dans cette 17^e enquête de Brunetti. Que du vrai monde, de vrais personnages vivant de vraies vies, ce qui change considérablement des séries télé américaines où l'hémoglobine et la «technologie» règnent d'abord en maîtres.

Presque par hasard, mais quand même pas tout à fait accessoirement puisque Brunetti est tout de même commissaire, le récit parlera aussi de l'enquête de police autour d'une mort de plus en plus suspecte. L'autopsie de la jeune victime vient de révéler en effet qu'elle a été agressée sexuellement et qu'elle a été possiblement poussée à l'eau d'un toit ou d'un balcon au moment où elle volait un bijou retrouvé caché sur elle. Les choses se

compliquent encore plus quand les deux affaires se croisent à nouveau...

Si les choses se compliquent, c'est que tout cela se passe dans un quartier huppé et met en scène des «gens bien», comme dit Patta, le patron de Brunetti, qui cherche à le voir conclure l'affaire au plus vite: il faut toujours voir à ne pas mélanger les torchons avec les serviettes, n'est-ce pas... À tout cela, il faut ajouter les digressions habituelles du commissaire du côté des historiens romains classiques, ses discussions sur la vie en général avec Vianello, son complice à la questure, et avec Paola à la maison... et vous avez entre les mains, pour dégustation pourrait-on dire, un des livres les plus réussis de Donna Leon à ce jour.

En prime, les admirateurs de Brunetti et de son irrésistible épouse peuvent maintenant se régaler au sens propre en se plongeant dans deux livres surgis directement de l'univers particulier de notre enquêteur et publiés tous deux chez le même éditeur. D'abord *Venise, sur les traces de Brunetti* de Toni Sepeda, dans lequel on peut emprunter douze itinéraires à travers la ville et ses canaux en suivant le commissaire au fil de ses déplacements. Puis *Brunetti passe à table*, un recueil de recettes familiales vénitienes qui ressemblent étrangement aux plats que Brunetti déguste dans



JOHN MACDOUGALL AFP

Donna Leone

des restos de quartier ou à ceux que Paola cuisine devant nous depuis déjà plus d'une décennie. Ne manque plus que le Prosecco à l'heure de l'ombra...

Le Devoir

LA PETITE FILLE DE SES RÊVES

Donna Leon
Traduit de l'anglais par William Oliver Desmond
Calman-Lévy
Paris, 2011, 258 pages

VENISE, SUR LES TRACES DE BRUNETTI

Toni Sepeda
Calman-Lévy
Paris, 2010

BRUNETTI PASSE À TABLE

Donna Leone et Roberta Pianaro
Calman-Lévy
Paris, 2011



Brunetti passe à table

Recettes de Roberta Pianaro
Récits culinaires de Donna Leone



Olivieri
librairie & bistro

Lectures du Noroît
LE LUNDI 16 MAI À 18H

Nicole Richard
L'incessant retour

Gabriel-Pierre Ouellette
Les ormes de la nuit

Denise Desautels
L'angle noir de la joie

Geneviève Gosselin-G.
Devant mon corps

Normand de Bellefeuille
Mon visage

Animation : Paul Bélanger

Éditions du
Noroît

À la librairie Olivieri
5219 Côte-des-Neiges
RSVP : 514-739-3639
Bistro: 514-739-3303

LIVRES



KENA BETANCUR REUTERS

Camp de rescapés du tremblement de terre, à Port-au-Prince. Le séisme de janvier 2010 tout comme la reconstruction d'Haïti continuent d'inspirer les écrivains de ce pays.

Haïti vivante par sa littérature

LISE GAUVIN

Le séisme de janvier 2010 qui a frappé Haïti a déjà donné lieu à quelques ouvrages, parmi lesquels *Tout bouge autour de moi* (Mémoire d'encrier, 2010) de Dany Laferrère et *Haïti, kembé là* (éditions Michel Lafon, 2010) de Rodney St-Eloi, deux récits fort différents et tout aussi remarquables, le premier à la manière de tableaux aux contours bien dessinés, le second tentant de reconstituer les pulsations de la vie au cœur du désastre. Le roman *Corps mêlés* de Marvin Victor, jeune écrivain haïtien qui est aussi peintre et cinéaste, se passe également au moment du tremblement de terre, mais l'événement est décrit plutôt comme toile de fond ou élément déclencheur que comme objet du récit, celui-ci étant centré sur les pensées intimes d'un personnage, Ursula Fanon, âgée de quarante-cinq ans, à la recherche d'une justification d'être parmi les décombres de son passé.

Corps mêlés, qui aurait pu s'intituler «*Quelques heures dans la vie d'une femme*», retrace le périple d'Ursula Fanon vers son ami et amant de jeunesse, le photographe Simon Madère, après le tremblement de terre, cet «*après-midi de fin du monde*» qui a causé la mort de sa fille. Elle le retrouve dans un appartement modeste de Port-au-Prince et elle entreprend, après trente ans d'absence, de lui raconter sa vie. Ou plutôt de revoir intérieurement, et en silence, les grandes étapes de celle-ci, tout en buvant moult rasades de rhum en compagnie de l'ex-amant.

Peu de paroles seront vraiment échangées au cours de ce huis clos. Pourtant, les souvenirs sont au rendez-vous, ces souvenirs qui sont peut-être, se demande la narratrice, «*une perte de temps et le plus horrible crime que l'on peut commettre sur soi et sur autrui*». Ainsi défilent les étapes d'une existence marquée par la pauvreté des origines, dans un village nommé Haut-de-Henne, et l'implacable indifférence de la ville, ce Port-au-Prince où la jeune fille débarque à quinze ans, ne connaissant personne, «*même pas un parent à visiter chez qui boire un gobelet d'eau fraîche ou manger un gâteau sec, donc à jamais seule dans le cours des jours et des saisons*».

Long monologue intérieur qui rappelle le style joycien, le livre est aussi le portrait d'une société à la dérive, victime de ses propres fantasmes. Aurait-on raison de croire, à l'instar d'un des personnages, que «*toute île est un asile de fous, de mégalo-manes et de schizophrènes en cavale qui, dépendamment de leurs rêves bafoués, entretiennent d'étroites relations avec leurs maîtres respectifs*»? Et Ursula Fanon elle-même, cette femme «*dévorée par le songe*», constatant que le rhum la plonge dans «*un fort accès de paroles*», se demande si elle n'est pas en train de devenir folle, sachant pourtant que sa parole est tout ce qui la retient encore parmi les vivants.

Premier roman audacieux par sa forme en lignes brisées, ses phrases en extension et son parcours aux frontières du réel et de l'onirique, *Corps mêlés* n'est toutefois pas exempt de quelques longueurs. Mais n'est-ce pas dans cette logorrhée excessive, animée par l'impossibilité et la nécessité de dire, ultime résistance devant le désastre, que se tisse la trame même d'un récit dans lequel passent, à la manière de figurants plus ou moins maléfiques, les ombres d'un destin?

D'autres lectures

Parmi les publications récentes portant sur la littérature haïtienne, l'anthologie préparée par Bruno Doucey, *Terre de femmes*, est un ouvrage de première importance qui couvre 150 ans de poésie haïtienne, de 1876 à aujourd'hui. Trente-cinq poètes y sont représentées, qui écrivent et publient dans «*trois grands foyers géographiques: Haïti, Canada et États-Unis, France*». Justifiant son entreprise, Bruno Doucey affirme qu'elle est et sera nécessaire aussi longtemps que «*le sexisme ordinaire continuera à miner la bonne santé des sociétés contemporaines*» et que les histoires littéraires auront tendance à minimiser la part des femmes. Un poème d'Evelyne Trouillot y évoque le récent séisme en ces termes: «*La terre a soulevé mon cœur / d'un mouvement sec et violent / elle l'a déchiré / éparpillant mille morceaux / comme larmes d'oiseaux errants / aux quatre vents de mon île / et depuis / chaque nuit / j'entends les battements / hésiter à mi-chemin / entre décombres / et étoiles*».

La même Evelyne Trouillot — invitée au festival Metropolis bleu — a publié en mai dernier *La Mémoire aux abois*, roman qui a reçu le prix Carbet de la Caraïbe et du Tout-Monde en décembre 2010. Ce roman est un autre huis clos, cette fois dans un hôpital français, entre une vieille femme mourante, la veuve de François Duvalier, et l'infirmière haïtienne qui la soigne, dont la famille a été victime des services du dictateur. En accordant le prix à Evelyne Trouillot, le jury du prix Carbet a tenu à souligner «*l'originalité avec laquelle sont convoqués les tremblements de l'Histoire et des histoires dont les soubresauts n'ont pas fini de secouer les imaginaires caribéens*», ainsi que «*ces voix qui assiègent, qui résonnent et qui ne proposent pas de solutions établies*». Un roman tout en retenue et en discrétion, au croisement de deux univers singuliers.

L'attention accordée aux écrivains haïtiens depuis les événements de 2010 aura permis de mettre en évidence à quel point ce pays est vivant par sa littérature, une littérature qui «*est au bouche à bouche avec l'Histoire*», selon l'expression de René Depeste, et qui n'a pas fini d'étonner par son ancrage dans un lieu dont les résonances rejoignent la dimension du Tout-Monde.

Collaboratrice du Devoir

CORPS MÊLÉS

Marvin Victor
Gallimard
Paris, 2010, 249 pages

TERRE DE FEMMES

150 ANS DE POÉSIE FÉMININE EN HAÏTI
Bruno Doucey
Éditions Bruno Doucey
Paris, 2010, 291 pages

LA MÉMOIRE AUX ABOIS

Evelyne Trouillot
Éditions Hoëbeke
Paris, 2010, 188 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

J comme jérémiade

CHRISTIAN DESMEULES

Le narrateur de *S comme Sophie*, premier roman de Pierre de Chevigny, se décrit lui-même comme un «*écrivain raté*» un peu alcoolique qui cherche le bouton de panique depuis trente ans. Ajoutons au portrait: quinquagénaire dépressif, nombriliste invétéré, pas particulièrement sympathique, qui s'épanche sur ses malheurs avec une forte dose de complaisance.

Au jeu du «*gratte-bobo*», l'écrivain maudit fait librement concurrence à l'amoureux transi: «*J'ai envoyé mille manuscrits à mille maisons d'édition, j'ai essayé mille refus et je me suis tiré mille balles dans la tête qui ont fait deux mille trous parce qu'elles sont ressorties du*

côté opposé à celui par où elles étaient entrées.»

Et entre deux séances chez le psy, lorsque ses visions hallucinées de femmes en pièces détachées, de cadavres ou de rats qui envahissent son appartement le laissent en paix, le narrateur imaginé par Pierre de Chevigny traîne aussi sa carcasse dans un certain nombre d'estaminets bien connus du Plateau Mont-Royal. Les types dans son genre ont besoin d'un large auditoire fréquemment renouvelé.

Il partage son temps, par ailleurs, entre deux femmes qu'il fait semblant d'aimer et qui font à leur tour semblant d'y croire. «*Simon tout s'éroulerait autour de nous.*» Sa planche de salut: un disque de Patricia Barber. Son seul antidote, une photo de son fils de

trois ans qu'il garde comme un talisman dans son portefeuille. Quant à la fameuse Sophie du titre? Celle qui l'a quitté? Un prétexte, bien entendu. Une grande absence qui rend possible l'écriture, le partage de sa misère.

Un roman décousu qui tourne en rond sans jamais avancer — pas si facile, vous essaieriez à la maison. Sous couvert de «*crise de lucidité*», *S comme Sophie* est l'expression d'une immense douleur primitive et d'un mal de vivre généralisé. Aucune transcendance. S comme sinistre?

Collaborateur du Devoir

S COMME SOPHIE

Pierre de Chevigny
XYZ
Montréal, 2011, 140 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

Stockholm au cœur du bush

CAROLE TREMBLAY

Quand il est question de survie, l'être humain fait preuve d'une étonnante ingéniosité. Même les complexes rouages de la conscience s'en mêlent, redessinant des contours acceptables à une réalité intolérable. C'est dans les méandres de cette fiction réparatrice que nous entraîne *Lettre à mon ravisseur*, un thriller psychologique fort efficace signé par la Britannique Lucy Christopher.

Gemma accepte, un peu par bravade, le café que lui offre un inconnu à la cafétéria de l'aéroport de Bangkok. Après tout, ses parents, avec qui elle voyage vers le Vietnam, ne sont pas très loin. Le risque est donc minime, et le type dans la vingtaine, assez séduisant. Mais l'homme est plus rusé, et surtout, beaucoup mieux organisé que l'adolescente ne l'avait présumé. Lorsqu'elle reprend connaissance, quelques jours plus tard, la jeune fille est allongée dans une cabane de bois, perdue au beau milieu du bush australien. Elle doit rapidement se rendre à l'évidence: le piège de son ravisseur est parfait. Dans ce désert sauvage, brûlé par un soleil impitoyable, il n'y a aucune issue possible.

On accompagne Gemma dans sa plongée au cœur de l'horreur à travers un récit qu'elle adresse à son ravisseur. Dans cette lettre où le *je* et le *tu* se côtoient dans une intimité déroulante, on découvre toutes les facettes de la

rage, de la terreur, du désespoir et de l'abattement qui traversent la jeune fille. Puis, au fil des jours, des failles apparaissent dans la carapace de sa haine. Car Ty, l'homme qui l'a enlevée, est doux et prévenant. Il ne lui fait aucun mal. Au contraire, il veut son bien. Que son bien. C'est même la raison pour laquelle il

troublants sont en train de se tisser quand un incident vient tout faire basculer.

Syndrome de Stockholm ou histoire d'amour véritable? La lettre que Gemma écrit à Ty à la veille du procès auquel elle refuse de témoigner est une tentative de démêler les choses, de mettre à plat pour mieux les

Tout ce que le lecteur sait en refermant ce thriller psychologique, c'est que ce récit de survie dur et prenant lui a fait passer un sacré bon moment

comprendre les changements qui se sont opérés en elle au cours de ses quelques semaines de captivité. Une chose est

sûre, ses certitudes sont ébranlées à jamais.

Qu'il garde sa prisonnière auprès de lui ou qu'elle lui échappe, le ravisseur a définitivement gagné son pari. Il a arraché sa bien-aimée à sa vie étriquée et a modifié le regard qu'elle porte sur le monde, la nature et les gens. Pour le meilleur ou pour le pire? Le lecteur, pas plus que le personnage, ne peut le dire. Tout ce qu'il sait en refermant le livre, c'est que ce récit de survie dur et prenant lui a fait passer un sacré bon moment.

Collaboratrice du Devoir

LETTRE À MON RAVISSEUR

Lucy Christopher
Gallimard
Paris, 2011, 347 pages
(À partir de 13 ans)

PRIX des LIBRAIRES du Québec 2011 LAURÉATS

ORGANISÉ PAR L'ASSOCIATION DES LIBRAIRES DU QUÉBEC
WWW.PRIXDES LIBRAIRES.QC.CA

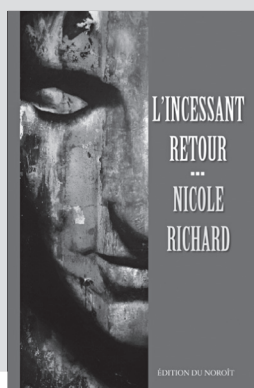
» CATÉGORIE ROMAN QUÉBÉCOIS

LA CONSTELLATION DU LYNX
LOUIS HAMELIN
(BORÉAL)

» CATÉGORIE ROMAN HORS QUÉBEC
ROSA CANDIDA
AUDUR AVA ÓLAFSDÓTTIR
(ZULMA)



Photographie © Mathieu Proulx

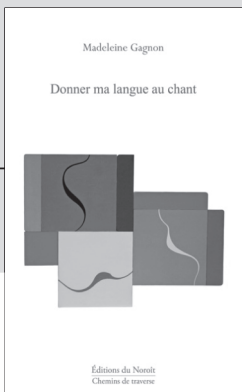


L'Incessant retour I, le bois sacré

Nicole Richard

Donner ma langue au chant

Madeleine Gagnon
Coll. Chemins de traverse



Éditions du
Noroît

Nouveautés

www.lenoroit.com

Éditions du Noroît



Québec



Canada Council
for the Arts



Canadian
Heritage



Motion
InDesign

métro

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le Québec qui philosophe



LOUIS CORNELIER

Il y a de la philosophie au Québec. Cette discipline est enseignée, au cégep, dans le bloc de formation générale obligatoire, ce qui signifie que des centaines de milliers de Québécois la connaissent au moins un peu. Chaque année, des dizaines d'essais relevant de ce domaine sont publiés par des auteurs d'ici. Peut-on conclure, pour autant, qu'il existe quelque chose comme une philosophie québécoise? Les philosophes québécois sont les premiers à en douter.

«La philosophie», affirmait Georges Leroux dans *Philosopher au Québec*, un recueil d'entretiens publié par André Baril en 2007, est peut-être la discipline la plus éloignée de notre approche du monde. Elle a ce côté universel et abstrait qui l'éloigne des forces de notre culture. Certains des auteurs qui figurent au sommaire de *Philosopher au Québec*. Deuxièmes entretiens, un recueil cette fois dirigé par Christian Frenette, abondent dans le sens de Leroux. «Il n'y a pas eu, comme pour la littérature québécoise, une philosophie témoignant de notre culture», constate Daniel Jacques. «En philosophie», ajoute Pierre Bertrand, on s'est souvent mis dans une position d'admirateur, de consommateur, de commentateur, ce qui est excellent, mais ce n'est pas suffisant à mon sens. [...] On a osé dans la poésie, on a osé dans le roman, il faut oser en philosophie. Sur la scène philosophique québécoise, il y a un manque d'audace.»

La philosophie pratiquée au Québec cherche peut-être encore, selon la formule de Daniel Jacques, son «intuition directrice», mais elle n'est pas anémique

pour autant, comme en témoigne ce tome 2 de *Philosopher au Québec*, qui regroupe 11 entretiens et trois hommages (Hermas Bastien, Jean-Paul Brodeur, François Hertel) signés Marc Chabot.

Peuseur de la révolution technique, Daniel Jacques rappelle que «le risque réside, pour notre époque, une époque marquée par la fascination pour la technique, dans la possibilité que le développement technologique s'effectue plus rapidement que le progrès des consciences». Il en appelle donc à «une éducation qui permettrait aux individus de concevoir par eux-mêmes les limites de ce qu'il convient d'accepter ou de refuser sur le plan du développement technologique» et à une politique de la technique pour contrer les dérives potentielles du marché.

Cofondatrice de Docteur Clown, Florence Vinit réfléchit à notre rapport au corps dans cette ère techno. Elle critique à la fois la réduction de l'être à son corps biologique — une tentation de la médecine scientifique — et l'injonction à trouver un sens à tout symptôme — une tentation des médecines douces.

Pierre Bertrand parle de sa tentative de «transformer le chaos du monde en philosophie», le socialiste Jean-Marc Pottle constate que «la solidarité n'est plus un fait social, mais un fait moral qui relève d'un choix», et Gilles Labelle exprime son inquiétude devant un Québec livré au libéralisme débridé et à un individualisme devenu fou qui oublie qu'il n'y a pas d'humanité autre que socialisée, donc inscrite dans des institutions.

Des entretiens avec Normand Baillargeon, Louky Bersianik, Josiane Boulad-Ayoub, Luc Brisson, Jean Leroux et Marie-Andrée Ricard enrichissent aussi ce recueil qui témoigne de la vitalité de la philosophie au Québec.

Le retour de *Philosopher*

Fondée en 1985 par l'association Philosophie au collège, la revue *Philosopher* avait cessé de paraître en 1998. Elle est aujourd'hui relancée par la Nouvelle

Alliance pour la philosophie au collège. Ce premier numéro de la nouvelle mouture se penche principalement sur «la situation de la philosophie et de son enseignement en 2011».

Normand Baillargeon y résume avec efficacité les raisons d'enseigner cette matière au collégial. Pierre Mouterde, pour sa part, met en garde contre «une réflexion philosophique décontextualisée, désengagée», limitée à fournir de la culture générale. Socrate, écrit-il, ne doit pas devenir fonctionnaire, mais doit plutôt contribuer à déconstruire les mythologies actuelles qui nous empêchent de vivre «aux temps présents».

Dans une petite étude comparative, enfin, Didier Delsart se penche sur l'enseignement de la philosophie dans les cégeps québécois et dans les lycées français. Il compare les types de travaux, les méthodes d'évaluation, le niveau des élèves et les rapports professeurs-élèves. Les conclusions de Delsart, qui a enseigné dans les deux systèmes, montrent que le modèle québécois a des vertus.

Les vertus de Jean Laberge

Jean Laberge participe aussi au dossier de la revue *Philosopher*. Il y propose une critique de l'approche libérale, dominante dans l'enseignement de la philosophie. «Il ne s'agit en aucune façon de trouver ou de dire la vérité sur les théories philosophiques que nous enseignons», écrit-il pour résumer cette approche, mais de procéder à l'examen critique des diverses théories philosophiques élaborées au cours de l'histoire», à partir d'un angle neutre. Or, selon Laberge, cette neutralité «constitue le plus grand mensonge de toute la modernité».

Laberge consacre tout son plus récent ouvrage, *Plaidoyer pour une morale du bien*, à contester la théorie libérale de John Rawls, selon laquelle «il convient de distinguer, d'une part, les di-

verses conceptions privées du bonheur et, d'autre part, les principes de justice qui spécifient les droits et les obligations qui incombent à tous». Selon cette théorie, l'État (ou le prof de philo) devrait être neutre à l'égard des premières et n'imposer que les seconds.

À cette éthique des droits, Laberge oppose une éthique des vertus d'inspiration aristotélicienne qui rejette la neutralité au profit d'une quête de la vérité et de l'excellence humaine, fondée sur le développement de traits de caractère visant «à nous rendre maîtres des passions en trouvant leur juste mesure».

Original et ambitieux, l'ouvrage de Laberge n'arrive cependant pas à imposer l'idée que la noblesse des vertus vaut mieux, en démocratie, que la théorie de la justice de Rawls.

louisco@sympatico.ca

PHILOSOPHER AU QUÉBEC

DEUXIÈMES ENTRETIENS

Sous la direction de Christian Frenette
PUL
Québec, 2011, 214 pages

PHILOSOPHER

LA REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DE LA
PHILOSOPHIE AU QUÉBEC
Numéro 22, Hiver 2011

PLAIDOYER POUR UNE MORALE DU BIEN

VERTU, PERFECTION, EXCELLENCE
Jean Laberge
Liber
Montréal, 2011, 146 pages



JEAN-FRANÇOIS NADEAU LE DEVOIR

Pierre Vadeboncoeur

Vadeboncoeur vers d'autres existences

MICHEL LAPIERRE

Quelques jours avant de mourir, Pierre Vadeboncoeur (1920-2010) apporte encore des retouches à ses derniers textes, où le mot «éternité» pourrait faire craindre qu'il n'ait versé dans des clichés en traitant de l'au-delà. Or il n'en est rien. «Je ne suis ni incroyant ni croyant, ou plutôt je suis l'un et l'autre, et autant l'un que l'autre», souligne le grand écrivain québécois. Jusqu'à la fin, presque malicieuse, il nous tient en haleine.

Présenté par un ami, le romancier Yvon Rivard, le livre posthume de Vadeboncoeur, *Fragments d'éternité* suivi de *Le Fond des choses*, s'inspire de l'art. Dans ce recueil de pensées conçu selon un plan souple, l'essayiste développe le thème esthétique de la «forme pure», à travers laquelle il discerne la «présence visible de l'invisible». Il s'agit pour lui de réfléchir sur les énigmes, en particulier, comme si de rien n'était, sur celle de la mort.

«L'art», écrit Vadeboncoeur, est comme la griffe d'un au-delà parmi les réalités communes et immédiates. On comprend que la forme, fruit du travail de l'artiste, donne à un objet un autre sens que celui qu'il a d'ordinaire, un sens qui, chez le créateur de génie, défie le réel. De la même façon, l'écrivain authentique donne aux mots, par un agencement inusité, un sens qu'ils n'ont jamais eu.

L'expérience intime du créateur, ainsi que celle du spectateur, du lecteur, de l'auditeur permettent une évasion vers l'ailleurs le plus lointain. En insistant sur l'aventure esthétique, Vadeboncoeur, agnostique tenté par le divin, rappel-

le à nos contemporains, si circonspects devant la transcendance, que l'aventure du sacré vient du même désir que la recherche de la beauté, de la joie, voire de l'insolite.

L'essayiste explique: «L'homme a cherché de tout temps cet exil ou, pour mieux dire, cette autre existence, soit dans la mystique, soit dans l'art, soit dans la pensée. Nous aspirons sans cesse à sortir ainsi de notre condition.» Si la mystique conduit à un Dieu si profond que certains l'appellent l'Innommable, le penseur de l'esthétique soutient: «Une forme, en tant que pure forme, ne révèle rien de son sens. Celui-ci est impénétrable.»

Vadeboncoeur a l'intelligence de situer le triomphe de cette forme secrète dans la révolution automatiste qui a marqué son parcours intellectuel, dès les années 40. Au seuil de la mort, il assure: «Aucune pensée sur l'art n'a jamais été plus aiguë que celle qui se manifesta au Québec dans cette période... Elle devançait New York de quelques années, semble-t-il. Les gouaches de Borduas sont de 1942 ou 1943.»

Dans ce très laïque courant d'avant-garde, lumière d'une vie, l'écrivain voit «un acte de foi», car, note-t-il, «l'art exclut pour son compte le scepticisme». Vadeboncoeur ne pouvait trouver une façon plus provocante, plus québécoise, plus testamentaire, d'engloutir le doute dans l'inspiration de nos vrais novateurs.

Collaborateur du Devoir

FRAGMENTS D'ÉTERNITÉ
Pierre Vadeboncoeur
Bellarmin
Montréal, 2011, 156 pages

HISTOIRE

Les avancées des femmes

Voici un livre qui devrait être lu par tous ceux qui sont préoccupés par les processus d'accès à l'égalité entre les hommes et les femmes. Cette enquête minutieuse des avancées plutôt que des reculs des femmes dans tous les secteurs de la vie professionnelle depuis le XIX^e siècle est d'une lecture passionnante.

YOLANDE COHEN

Ce livre pourfend de façon systématique et documentée les préjugés et stéréotypes nombreux, ce que l'auteure nomme très justement «les stocks du prêt-à-penser», qui existent sur le travail et l'éducation des femmes depuis deux siècles.

De la construction des inégalités, elle retient certes la proclamation de l'infériorisation des femmes par les révolutionnaires dès 1789, qui assignent ces dernières aux fonctions prioritaires de la maternité. Mais avec le décollage industriel de l'Europe occidentale, le débat sur l'égalité des individus et des sexes fait rage. La question de l'éducation et de la formation des populations devient centrale. L'enseignement postprimaire public non mixte des filles, dans des lieux d'enseignement spécifiques et avec des programmes particuliers, va être adopté partout en Europe (à l'exception des Pays-Bas) jusqu'aux années 1920.

L'enseignement supérieur s'ouvre ainsi aux femmes, qui y accèdent selon leur appartenance sociale. Ainsi, le succès des lycées de filles en Europe montre l'intérêt des classes bourgeoises pour l'instruction de leurs filles, qui forcent rapidement les portes des universités.

La médecine et le barreau s'ouvrent alors à elles, tandis que les fonctions du service de l'État restent non mixtes et discriminatoires. Les combats pour l'égalité sont rudes et de nombreuses féministes, du Conseil national des femmes françaises en particulier, s'illustrent dans la bataille pour faire plier l'Assistance publique, par exemple. Loges maçonniques, libres penseuses, républicains et féministes réclament les réformes du Code civil, du droit de vote et d'éligibilité, l'éducation sexuelle et la régulation des naissances, etc. Des pas décisifs sont accomplis durant cette période pour l'ouverture des professions supérieures aux femmes.

Des années 1920 à 1970, des professions supérieures mixtes permettent l'accès aux femmes à la magistrature, à

l'enseignement universitaire, aux directions de services administratifs, etc., mais des différences subsistent dans les modes de recrutement. Les parcours universitaires des filles sont facilités et les femmes entrent en nombre dans les fonctions publiques des pays européens dans les années 1920. C'est la période où s'organise la différence entre les sexes.

Contre le prêt-à-penser

Les arguments en faveur de la maternité des femmes persistent, et l'on a tendance à considérer ces institutrices et professeurs qui exercent des métiers d'hommes comme de vieilles filles, qui ne sont pas à leur place! Toutefois, les idéaux féministes en faveur de l'égalité sont aussi soutenus par la Ligue des droits de l'homme et d'autres organisations internationales. À l'ONU, la Commission des droits des femmes fait inscrire dans sa Charte le principe des droits égaux entre les sexes en 1945. C'est aussi le moment où émerge le discours sur les droits de la personne, indépendants de la citoyenneté.

Enfin, de 1970 à nos jours, la mixité professionnelle s'installe réellement, donnant fait et corps aux demandes d'égalité dans des professions où les femmes deviennent majoritaires. Avec la mondialisation des économies, les mutations législatives qui font de l'égalité des sexes une injonction internationale vont avoir raison des dernières résistances à l'égalité professionnelle. Légèrement responsables et maîtrisant désormais leur maternité, les femmes peuvent désormais accéder aux toutes dernières professions masculines, celles qui relèvent de la sécurité des citoyens et du territoire, comme aux plus hautes responsabilités de l'État. Ces pionnières dans les métiers de la police, de l'armée, de la presse (ce quatrième pouvoir) et de la politique s'illustrent par l'affirmation de leur légitimité à occuper ces postes de pouvoir. Même si elles y sont encore en petit nombre, leur présence permet l'adoption de réformes et de lois qui font la promotion de l'égalité professionnelle.

Si cette histoire s'ancre dans des changements effectifs dans les positions occupées par les femmes et dans les lois qui régissent les rapports entre les sexes, les discours, eux, ne changent pas ou peu. L'auteure souligne très justement ce paradoxe, y consacrant un chapitre, remarquable, tant il lui paraît important de sortir de ce prêt-à-penser qui impose une rigidité qui devrait aujourd'hui être dépassée.

En offrant sa contribution lucide et percutante au débat, son livre est un premier pas dans cette direction.

Collaboration spéciale

FEMMES DE POUVOIR

Une histoire de l'égalité professionnelle en Europe (XIX^e -XX^e siècle)
Sylvie Schweitzer
Payot
Paris, 2010, 280 pages

MAISON de la
POÉSIE
de Montréal

